

Qui était saint Cicault ?

JÉRÔME et LAURENT TRIOLET*

Membres de la Société archéologique de Touraine.

■ Saint Cicault et les grands ponts de Tours

LES grands ponts de Tours furent construits sur la Loire à partir du XI^e siècle, à l'initiative du comte Eudes II. Reliant le nord de Tours au faubourg de Saint-Symphorien, il s'agissait initialement d'un ensemble d'ouvrages combinant ponts de bois et parties constituées d'arches de pierre, divisé en trois tronçons s'appuyant sur deux îles, l'île Saint-Jacques et l'île de l'Entrepont. Cet ensemble, remarquable pour l'époque vu la difficulté d'établir et surtout de maintenir des ponts sur la Loire, va progressivement voir ses parties en bois remplacées par des ouvrages de pierre, cette transformation s'achevant au cours du XVI^e siècle (**fig. 1**).

L'objectif n'est pas ici de détailler ou de refaire l'histoire de ces grands ponts de Tours, des études très complètes et précises leur ayant été consacrées¹⁻², mais de nous intéresser à un saint méconnu qui leur est plus particulièrement associé : saint Cicault³.

* www.mondesouterrain.fr

1. LESOURD (Paul), « Histoire des ponts de Tours », *BSAT*, X, 1895-1896, p. 520-539.

2. BOISSEUIL (Didier), « Le pont sur la Loire à la fin du Moyen-Âge – Étude menée à l'aide des registres des comptes municipaux de la ville de Tours 1385-1520 », *Tours : Laboratoire d'archéologie urbaine, (Recherches sur Tours, 6)*, 1992, p. 5-93.

3. On pourra également trouver l'orthographe Ciquault, Cyquault, Cycault, Sicault, Cicaud, Sicaud, Cicot ou Sicot selon les sources et les époques ; sauf citation particulière, nous avons fait le choix de retenir Cicault, l'une des orthographes les plus usitées.

En effet, du début du XV^e siècle au XVII^e siècle, une arche de ces ponts est dénommée arche de Saint-Cicault du fait d'une chapelle dédiée à un certain saint Cicault, bâtie semble-t-il sur l'avant-bec d'une de ses piles, ou peut-être sur le pont lui-même. Édifiée entre l'île de l'Entrepont et la rive droite de la Loire, cette arche de pierre paraît avoir été un temps l'arche la plus proche du faubourg de Saint-Symphorien auquel elle était reliée par un pont de bois. La chapelle apparaît dans les registres des comptes municipaux de la ville de Tours dès 1403, puis à diverses occasions jusqu'en 1489 où ces mêmes registres précisent « ... faire une closture en facon de porte faicte en la petite chapelle qui est sur les dis ponts de Loire ». Il s'agit là, semble-t-il, de la dernière mention de cette chapelle, tandis que l'appellation d'arche de Saint-Cicault va perdurer jusqu'au XVII^e siècle. Notant dans les registres municipaux à la date du 31 octobre 1516 « ... l'achat de deux grans pierres dures pour faire l'empattement de la croix nouvellement mise sur lesditz grans ponts dudit Tours... », Didier Boisseuil s'interroge sur une possible destruction de la chapelle et son remplacement par cette croix⁴. L'extrait des archives ecclésiastiques datant de 1643 évoquant « ... l'arche des grands ponts de Tours appelée st Cicault sur laquelle il y avoit une croix de fer »⁵ tend

4. BOISSEUIL (Didier), *opus cité*, p. 32.

5. Archives départementales d'Indre-et-Loire (ADIL), H240, cité par PEZZANI (Robert), *Rochecorbon au fil de l'eau, au fil du temps*, en ligne sur <http://www.comeloi.com>, 2015.



Fig. 1 : Tours et les grands ponts en 1690, extrait d'une gravure de Pierre Aveline (collections de la Société archéologique de Touraine).



Fig. 2 : Croix marquant l'emplacement de l'arche de Saint-Cicault sur les grands ponts de Tours, extrait d'une gravure datant de 1755 intitulée *Vue de la ville de Tours telle qu'on la voit de chez les révérends perres capucins* (collections de la Société archéologique de Touraine).

à confirmer cette hypothèse. Et la croix qui figure dans la *Vue de la ville de Tours telle qu'on la voit de chez les révérends perres capucins* datée de 1755

(**fig. 2**), bien visible sur le pont entre l'île de l'Entrepont et la rive droite de la Loire, marquerait ainsi l'arche de Saint-Cicault.

■ Les Caves de Saint-Cicault

À notre connaissance, ce saint n'a donné son nom qu'à un seul autre monument : les Caves dites aujourd'hui de Saint-Sicot, situées à Saint-Georges-du-Bois, dans le nord de l'Anjou, quelque 70 km à l'ouest de Tours. En fait de caves, il s'agit d'un souterrain-refuge à défense active, parfaitement et intégralement préservé, une de ces nombreuses cavités creusées au Moyen Âge un peu partout dans les campagnes de l'ouest et du sud-ouest de la France pour permettre à leurs propriétaires de s'abriter avec leurs réserves et de se défendre sous terre lors de périodes troublées⁶⁻¹⁰. C'est l'étude de ce remarquable souterrain qui nous a mis sur la piste de saint Cicault.

Le réseau est connu de longue date sous ce même nom, ce qui est déjà particulièrement rare pour un souterrain. On le retrouve ainsi mentionné dès le milieu XVII^e siècle dans un acte de sépulture de la paroisse de Saint-Georges-du-Bois qui précise que « Le quatorzième de juin 1655 a été inhumé le corps de défunt René le Gentilhomme fils de I..., lequel défunt fut trouvé mort dans les Caves de St Cicault proche La Roche... » ; en 1657, un autre acte de sépulture mentionne St Sicault¹¹. À la fin du XIX^e siècle, de courtes descriptions et d'intéressants témoignages sont publiés. Célestin Port, qui indique qu'en 1871 les habitants alentour avaient abrité leur mobilier dans le souterrain à l'approche des Prussiens, y décrit une « chapelle ronde et voûtée, comme une masse de four, avec des bancs entaillés dans le tuffeau ; au fond s'appuyait l'autel, entouré, dit-on, de peintures »¹² ; Victor Godard-Faultrier précisant que « Les habitants de la contrée disent qu'on y voyait autrefois des étoiles, le soleil et la lune »¹³. En 1963, Jean et Camille Fraysse publient un plan schématique du souterrain accompagné d'une première synthèse¹⁴. Aucune nouvelle étude n'avait été entreprise depuis.

6. TRIOLET (Jérôme et Laurent), *Souterrains du Centre-Ouest*, Tours, La Nouvelle République, 1991, 143 p.

7. TRIOLET (Jérôme et Laurent), *Les souterrains – Le monde des souterrains-refuges en France*, Paris, Errance, 1995, 126 p.

8. TRIOLET (Jérôme et Laurent), *Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2002, 128 p.

9. TRIOLET (Jérôme et Laurent), *Souterrains du Poitou*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2003, 128 p.

10. TRIOLET (Jérôme et Laurent), *Souterrains de Vendée*, La Crèche, Geste, 2013, 168 p.

11. Archives départementales de Maine-et-Loire (ADML), 5 mi664.

12. PORT (Célestin), *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, tome 3, Paris – Angers, Dumoulin – Lachèse & Dolbeau, 1878, p. 341 et 373-374.

13. GODARD-FAULTRIER (Victor), « Commune de Saint-Georges-du-Bois », *Répertoire archéologique de l'Anjou, Commission archéologique du département de Maine-et-Loire, Société impériale d'agriculture, sciences et arts*, 1860, p. 210-225.

Le plan que nous avons levé en août 2016 (fig. 3) permet de prendre toute la mesure et de mieux comprendre le fonctionnement d'un ouvrage qui s'avère tout à fait exceptionnel, tant par sa relation explicite à un personnage historique méconnu, sujet de cet article, que par son architecture, son remarquable état de conservation et la tradition qui mentionne une chapelle en son sein.

C'est par un ensemble de caves, sans caractéristique typologique particulière et tout à fait classique dans la région, que l'on accède aujourd'hui, et ce au moins depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, dans la partie nord-est du souterrain. Cet accès est sans nul doute fortuit, conséquence du creusement des caves voisines qui ont intercepté le couloir préexistant menant de la salle D au réduit E. Le creusement des caves semble avoir été arrêté au contact du souterrain, ce qui fait qu'en dehors de cette ouverture et d'un trou en paroi basse de la salle D, elles ne l'ont absolument pas endommagé. L'entrée d'origine se trouvait quant à elle au nord-ouest. Un couloir étroit, envahi dans ses premiers mètres par des rognons de silex, des

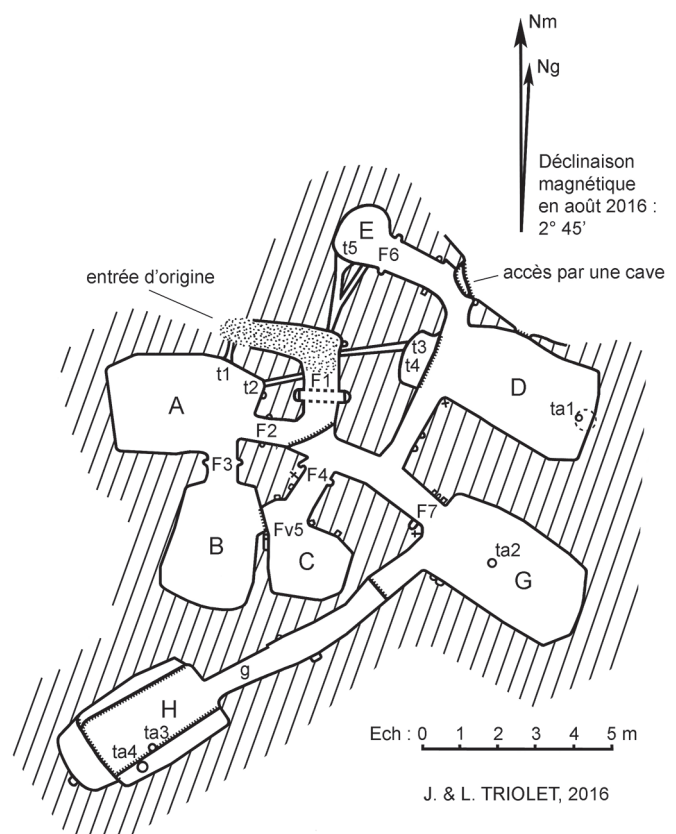


Fig. 3 : Les Caves de Saint-Cicault à Saint-Georges-du-Bois (plan Jérôme et Laurent Triolet, 2016).

14. FRAYSSE (Jean et Camille), *Les troglodytes en Anjou à travers les âges*, tome II, Cholet, 1963, p. 153-157.

fragments de céramiques et des restes de bouteilles provenant de la surface, s'enfoncent progressivement dans le tuffeau avant de tourner à angle droit. Environ un mètre après ce coude, une feuillure (F1) taillée dans les parois et la voûte du boyau marque l'emplacement d'une imposante porte; les traces encore visibles sur la roche montrent qu'elle était à main droite poussante et se fermait depuis le reste du souterrain. Devant cet obstacle, à mi-hauteur dans les parois, débouchent les discrets orifices circulaires de cinq trous de visée (t1 à t5); ces meurtrières caractéristiques des souterrains-refuges à défense active permettaient de prendre à partie des intrus bloqués dans le couloir devant la porte. L'ensemble constituait un système de défense particulièrement élaboré et efficace, le couloir étroit et la porte maintenant les ennemis dans l'axe des trous de visée, à la merci des défenseurs du souterrain qui n'avaient plus qu'à se laisser guider par ces conduits forés dans la roche pour les frapper à l'aide d'une arme d'hast ou les abattre au moyen d'une arbalète ou d'une arme à feu. Dès l'entrée, les Caves de Saint-Cicault affichent ainsi un caractère défensif très marqué, cette défense active nous conduisant à considérer qu'un tel ouvrage est certainement postérieur au XIII^e siècle,

voire plus tardif (XV^e-XVI^e siècles) du fait du caractère assez normalisé des trous de visée et de leur similitude avec les meurtrières pour armes à feu.

Une fois la porte d'entrée passée, le caractère défensif s'atténue et on pénètre dans un ensemble de six salles desservies et reliées par des couloirs étroits voûtés en plein cintre, le tout creusé dans le tuffeau avec grand soin. Des niches à lampes sont taillées dans les parois. Des feuillures, moins imposantes que F1, marquent l'emplacement de barrages de bois à l'entrée des chambres A, B, C, G et E. Trois grandes salles (A, D et G) présentent une architecture et un volume similaires. De plan grossièrement rectangulaire, hautes d'environ 1,80 m, elles sont voûtées en berceau selon leur grand axe. Les salles A et D desservent respectivement les trous de visée t1, t2 (**fig. 4**) et t3, t4 (superposés). Un trou d'aération (ta) reliant la surface est foré au sommet des voûtes des chambres D et G. Les pièces B et C, qui communiquent entre elles par une ouverture surbaissée sans doute accidentelle et auxquelles on accède par un petit couloir barré par une feuillure, sont également voûtées en berceau mais plus basses (respectivement 1,30 m et 1,60 m). Ces caractéristiques nous font penser qu'elles pouvaient



Fig. 4 : Vue de la salle A; à gauche de l'entrée, perçant la paroi à mi-hauteur, le départ des trous de visée t1 et t2 contrôlant le couloir d'accès. Les Caves de Saint-Cicault (photographie Jérôme et Laurent Triolet).

être destinées à parquer le bétail des réfugiés, ce qui s'observe classiquement dans les souterrains-refuges. Le diverticule E, au nord du réseau, correspond quant à lui à une loge de garde destinée à contrôler le trou de visée t5 qui ne semble utilisable qu'avec une arme d'hast.

C'est dans la chambre G, au débouché du couloir d'accès, que s'ouvre la partie la plus intrigante du réseau. Un long boyau, dont la direction s'infléchit pour ne pas intercepter la paroi sud de la pièce C – qui préexistait donc – mène, après un goulot (g) où il faut progresser à quatre pattes, à la dernière

salle du souterrain (H). De telles chambres terminales défendues par un goulot sont caractéristiques des souterrains-refuges, mais celle-ci s'avère tout à fait particulière (**fig. 5**). Haute à l'origine d'environ 1,90 m, voûtée elle aussi en berceau selon son grand axe, elle possède 2 trous d'aération et deux banquettes latérales préservées dans la roche. C'est dans la paroi terminale, face à l'accès, que se trouve l'aménagement le plus intéressant : une grande niche creusée à un mètre du sol sur toute la largeur de la paroi et formant ainsi une profonde et large table, une disposition qui pourrait correspondre à un autel (**fig. 6**). À n'en pas



Fig. 5 : Vue de la salle terminale (H) avec ses banquettes et son goulot d'accès; la tradition y voit une chapelle. Les Caves de Saint-Cicault (photographie Jérôme et Laurent Triolet).



Fig. 6 : Selon la tradition, toujours dans la salle terminale (H), cette paroi creusée d'une grande niche correspond à l'autel. Les Caves de Saint-Cicault (photographie Jérôme et Laurent Triolet).

douter, nous sommes là dans la « chapelle » évoquée par Célestin Port et Victor Godard-Faultrier. Mais aujourd'hui, aucune trace de peintures et, après observation attentive des parois, il nous semble peu probable qu'il y en ait jamais eu. Rien ne peut donc confirmer cette fonction, si ce n'est cette architecture particulière, rarement rencontrée dans les souterrains-refuges et, peut-être, les 3 petites croix soigneusement gravées en certains points du réseau, dont une à l'entrée du couloir conduisant à H (fig. 7). Et la présence de ces croix n'est pas anodine, tout à fait exceptionnelle pour un souterrain-refuge...

Au bout du compte, le parallèle avec les grands ponts de Tours est flagrant. À Saint-Georges-du-Bois comme à Tours, un lieu de culte à saint Cicault dont il ne reste que peu de traces tangibles semble bien avoir été associé à un ouvrage profane dont l'histoire ou la fonction sont beaucoup plus aisées à reconstituer.

■ L'identification de saint Cicault – L'apport des études philologiques

Érudits et membres de la Société Archéologique de Touraine se sont bien sûr interrogés sur ce saint Cicault qui a donné son nom à une arche des grands ponts de Tours. À la fin du XVIII^e siècle, Louis Benoist de la Grandière note qu'« ... il est dit que la première arche, appelée l'arche Saint-Cicault, qui étoit une chapelle de ce nom construite à la tête du pont, a pris celui de Saint-Symphorien; »¹⁵. Paul Lesourd quant à lui, évoque « ... une chapelle dédiée à Saint-Symphorien que le peuple, par une corruption qui ne s'explique pas, appelait alors le Saint-Cicault. »¹⁶. Ils soulignent ainsi tous les deux son lien avec saint Symphorien, patron de la paroisse que desservaient ces ponts, mais sans être en mesure d'aller plus loin.

Il faut par ailleurs noter que, si saint Cicault n'apparaît pas parmi les saints répertoriés officiellement, il ne fait pas non plus partie des très nombreux saints populaires, imaginaires ou facétieux recensés à ce jour, comme nous l'a personnellement confirmé Jacques Merceron¹⁷.

Heureusement pour nous, saint Cicault a également laissé quelques traces dans la littérature médiévale. Des invocations de saint Cicault, typiquement « par saint Cicaut », se retrouvent en effet dans quelques rares manuscrits de chansons, fables ou romans en vers, et



Fig. 7 : Croix gravée dans la paroi à l'entrée du couloir conduisant à la salle terminale (H) considérée comme une chapelle. Les Caves de Saint-Cicault (photographie Jérôme et Laurent Triolet).

elles ont attiré l'attention des philologues, les conduisant à discuter la possible identification de ce saint à un personnage historique. Françoise Vielliard semble avoir été la première à s'interroger sur saint Cicault à l'occasion de l'étude de l'un des 25 manuscrits connus des *Fables de Marie de France*, datant du XIII^e siècle¹⁸. Dans la fable *La cigale et la fourmi* de ce manuscrit, on trouve en effet, dans la bouche de la fourmi, l'invocation « per la foi que doi saint Cicaut ». Considérant alors que « ce saint Cicaut ne relève vraisemblablement pas de l'hagiographie », l'auteur y voit plutôt un jeu de mot renvoyant au nom latin de la cigale (cicada) et « plaçant l'invocation de la fourmi dans un registre délibérément parodique ». Dans un second article¹⁹, sans nul doute écrit postérieurement bien que la date de sa référence soit antérieure, Françoise Vielliard, ayant repéré des invocations à saint Cicault dans

15. BENOIST DE LA GRANDIÈRE (Louis), « Abrégé chronologique et historique de la mairie de Tours », publié par COLLON (G.), *BMSAT*, Mémoires, XLVII, 1908, p. 42.

16. LESOURD (Paul), *opus cité*, p. 524.

17. MERCERON (Jacques E.), *Dictionnaire des saints imaginaires et facétieux (du Moyen Âge à nos jours)*, Paris, Seuil, 2002, 1288 p.

18. VIELLIARD (Françoise), « La tradition manuscrite des fables de Marie de France : essai de mise au point », *Bibliothèque de l'école des chartes*, 147, 1989, p. 371-397.

19. VIELLIARD (Françoise), « Saint Cicaut », *Romania*, 109, 1988, p. 383-385.

trois autres manuscrits médiévaux, cherche cette fois à l'identifier. Dans un *Roman des sept sages de Rome*, plus précisément dans le conte *Gaza*, on peut en effet lire : « Dist li peres, “ Par saint Cicaut, Vostre parlars chis riens ne valt. ” »²⁰. Dans le *Roman de la Violette* de Gerbert de Montreuil on retrouve « Li dus respont : « Par saint Sicaud ! De quanqu'avés fait ne me caut ; »²¹, tandis que la *Chanson de Mainet*²² contient « ... ne sa panse m'escaut ! ... au nom de saint Cicaut »²³. À la lecture, l'invocation de saint Cicaut semble surtout construire une rime en « aut », et aucun élément ne permet directement de l'identifier ou de préciser ses attributions. L'analyse approfondie de ces manuscrits, datés des XII^e-XIII^e siècles et dont la langue et le style traduisent pour une moitié une origine se situant dans l'est de la France, pour l'autre une origine picarde, amène cependant Françoise Viellard à proposer l'identification de saint Cicaut à saint Sigibaldus, évêque de Metz au VIII^e siècle et dont le nom « généralement francisé en Sigebaut, Sigebald est à l'origine des patronymes français Sicaud, Segaud, Siaud ».

Plus récemment, réagissant aux articles cités précédemment, François Zufferey s'est intéressé à son tour à saint Cicaut, complétant le corpus d'invocations disponibles par trois nouveaux manuscrits²⁴ : *Les miracles de Notre Dame* de Gautier de Coinci (dans le miracle *De l'enfant resuscité qui chantoit 'Gaude Maria)*, une variante d'un poème misogyne *Le Blasme des fames*, ainsi qu'un manuscrit bourguignon de l'*Isopet I* de Marie de France, dans la fable *Du loup et du mouton*. À l'instar de cette dernière fable où « Dit le Loup : « De ce ne me chaut ; saumon samblés, par saint Siquaut, et pour saumon vous mangeré, et trestout vous devoureré. » », le registre reste celui de l'invocation et de la rime en « aut ». L'analyse de la langue et du style indique également une origine picarde pour l'un de ces manuscrits, les deux autres provenant de l'est de la France. Leur écriture se situe au XIII^e siècle, excepté celle du manuscrit de l'*Isopet I*, plus tardive et datée des environs de 1345. Cette cohérence d'ensemble n'empêche pas François Zufferey, sur la base notamment de la présence en Val de Loire de l'arche et des caves de Saint-Cicaut, et en s'appuyant sur le fait que « de nos jours, le nom de famille Sicaud se

rencontre surtout en Poitou-Charentes », de remettre en cause l'origine orientale de ce saint et donc son identification à Saint Sigibaldus.

Et cependant, si François Zufferey avait connaissance de l'arche des grands ponts de Tours, il n'avait semble-t-il pas conscience ou ignorait qu'elle reliait le faubourg de Saint-Symphorien et que les sources littéraires du XII^e siècle placent la tombe de saint Sigibaldus et la réinvention de ses restes dans l'abbaye Saint-Symphorien de Metz en 1107²⁵, soit dans le siècle qui suit le début de la construction des grands ponts et à l'époque où apparaissent les invocations dans la littérature. En prenant en compte ces derniers éléments, l'arche de Saint-Cicaut reliant le faubourg de Saint-Symphorien confirme de façon tangible l'identification de saint Cicaut à saint Sigibaldus évêque de Metz décédé le 26 octobre 741.

Concernant la vie et l'œuvre de Saint-Sigibaldus, nous ne disposons que de peu de données. Dans *Les Petits Bollandistes*²⁶, il est seulement précisé qu'il était évêque de Metz et confesseur. Dans son *Histoire des évêques de l'église de Metz*²⁷, le révérend père Meurisse lui consacre une notice de plusieurs pages, précisant d'ailleurs avoir recouvré l'histoire de sa vie dans les chartes de Saint-Symphorien où il situe sa dépouille. On y apprend essentiellement que saint Sigibaldus fonda ou refonda de nombreux monastères dans l'Est, notamment à Neuwiller et à Saint-Avold, et que, pratiquement paralysé par la goutte, il avait le pouvoir de guérir miraculeusement « les malades de corps & d'esprit qui avoient recours à lui ».

Ainsi, sans avoir fortement marqué l'histoire, saint Cicaut – Sigibaldus semble avoir fait l'objet d'une vénération, certes modeste, du XII^e au XV^e siècle. Curieusement, comme le montrent l'arche des ponts de Tours et ce souterrain-refuge angevin – les deux seuls monuments qui lui sont associés – le culte de ce saint méconnu d'origine messine semble à l'époque s'être manifesté en Val de Loire.

Remerciements : Nous remercions les propriétaires des caves de Saint-Cicaut qui nous ont ouvert leurs portes avec bienveillance et nous ont ainsi permis d'en réaliser l'étude, Jacques Merceron pour les échanges concernant saint Cicaut, ainsi que Nathalie Guillemy pour nous avoir orientés vers les études philologiques le concernant.

20. MISRAHI (Jean), *Le roman des sept sages*, Genève, Librairie Droz, Slatkin Reprints 1975, 1933, 145 p.

21. FRANCISQUE (Michel), *Roman de la violette ou de Gérard de Nevers, en vers, du XIII^e siècle, par Gibert de Montreuil, publié pour la première fois d'après deux manuscrits de la bibliothèque royale*, Paris, Chez Silvestre libraire, 1834, 336 p.

22. Chanson consacrée à la vie de Charlemagne enfant (Mainet).

23. PARIS (Gaston), « Mainet, fragments d'une chanson de geste du XII^e siècle », *Romania*, vol. 4, 15, 1875, p. 305-337.

24. ZUFFEREY (François), « Sur les traces de saint Cicaut », *Romania*, 129, 2011, p. 216-222.

25. PARISSÉ (Michel), HARI (Arnaud), *Catalogue historique des évêques de Metz. Le Moyen Âge*, Paris, LAMOP, 2015, p. 18.

26. GUÉRIN (M^{sr} Paul), *Les Petits Bollandistes. Vie des saints*. Tome dix-septième. *Appendices et tables générales*, Paris, Bloud et Barral libraires, 17^e édition, 1876, p. 548.

27. MEURISSE (R.P. Martin), *Histoire des évêques de l'église de Metz*, Metz, Jean Anthoine imprimeur, 1634, p. 150-157.

